



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°8 | October 2017


Fondation Pierre du Bois
pour l'histoire du temps présent

Une Révolution de trop : Comment le pouvoir russe tente de neutraliser le centenaire de 1917

Barbara Martin*

A la veille du centenaire de la Révolution d'Octobre de 1917, la Russie semble accueillir cet anniversaire avec un mélange de gêne et d'indifférence. Le pouvoir en place depuis près de dix-huit ans paraît bien peu disposé à célébrer une prise de pouvoir révolutionnaire, alors que Moscou pourfend depuis des années sur la scène internationale les révolutions de couleur dans son « étranger proche » et craint d'éventuels remous, à la veille de nouvelles élections qui devraient voir Poutine briguer un cinquième mandat à la tête du pays.

En 2007, pour le 90^e anniversaire de la Révolution d'Octobre, coïncidant déjà avec la période pré-électorale, l'auteur de ces lignes se souvient d'avoir assisté à une commémoration organisée par le Parti Communiste (KPRF) à Saint-Pétersbourg, sous haut encadrement policier. Yeltsine, qui souhaitait en finir avec les commémorations de la Révolution d'Octobre, avait renommé en 1996 le 7 novembre "Journée de l'accord et de la réconciliation". En 2005, Poutine avait été plus loin, en déplaçant le jour férié au 4 novembre, déclaré "Journée de l'unité populaire", en souvenir de l'insurrection populaire qui avait chassé les Polonais hors de Moscou en 1612. Cette tentative de concurrencer la célébration traditionnelle de la prise de pouvoir des Bolcheviks n'a toutefois pas entièrement convaincu le public.¹ A l'approche du 100^e anniversaire de la Révolution, cependant, le pouvoir russe ne pouvait se permettre de laisser le monopole des commémorations aux seuls communistes. Si le centenaire ne pouvait être ignoré, il devait tout du moins être neutralisé. Faute d'une interprétation positive des événements qui puisse se prêter à une instrumentalisation commode, le gouvernement s'est efforcé de déminer ce délicat champ historique.

L'opinion publique russe : entre indifférence et division

A en juger par le rythme atone des commémorations du centenaire en Russie, le thème n'a pas su capter l'attention du large public. Non pas qu'il y ait eu pénurie d'événements commémoratifs : conférences, table rondes, projets numériques et expositions thématiques se sont enchaînées au cours de l'année, mais ils ont surtout intéressé un public cultivé et spécialisé. Pas de projet mémoriel d'envergure au budget conséquent, à l'image de l'exposition « Russie – Mon histoire », organisée depuis 2013 par le Patriarcat orthodoxe avec le soutien de la ville de Moscou et qui a attiré des millions de visiteurs. Du côté du pouvoir politique, les déclarations se font rares, délicatement pesées.

Au musée d'histoire contemporaine de la Russie, à Moscou, une exposition temporaire aux accents apocalyptiques retrace les étapes de la chute de la monarchie et de la prise de pouvoir bolchévique, sur fond tranché rouge et noir. A Saint-Pétersbourg, l'exposition permanente du musée d'histoire politique offre un regard plus équilibré sur les événements, de février 1917 à la sanglante guerre civile russe. Mais dans ce musée, situé dans l'ancien hôtel particulier de la ballerine Matilda Kschessinska, où les Bolcheviks ont installé en 1917 leur quartier général, l'heure est moins aux commémorations qu'au débat sur le film « Matilda », qui a déchaîné les passions des mois avant sa sortie, prévue en Russie pour le 26 octobre. Le film, mettant en scène l'idylle prémaritale du futur Nicolas II avec la danseuse, a déclenché l'ire de fidèles orthodoxes qui crient au sacrilège – le dernier Tsar russe ayant été canonisé – et appellent à son interdiction. Malgré une



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°8 | October 2017

vague d'actes de violence et de manifestations, le pouvoir russe a pris position pour le maintien de l'Etat de droit contre les revendications d'une minorité. Le musée d'histoire politique, qui propose une exposition sur la ballerine, note un plus fort enthousiasme pour ce personnage que pour celui de Lénine.²

Quoique le propos du film ne soit pas directement relié à l'histoire de la Révolution, la figure de Nicolas II, qui est loin de faire consensus en Russie, agit comme catalyseur d'un conflit mémoriel latent, portant sur le sens de 1917. Alors que l'Eglise orthodoxe a reconnu la famille impériale comme martyrs, avalisant l'interprétation des « blancs », qui font de février 1917 un renversement par la force du pouvoir monarchique légitime, le reste de la société se divise sur l'interprétation d'un événement aux implications trop complexes pour être dépeintes d'une seule couleur. Pour Georges Nivat, cela n'a rien d'étonnant, car les révolutions de février et d'octobre sont porteuses de valeurs contradictoires et « fêter la révolution de 1917 reviendrait donc à célébrer en même temps 1789 et 1793 ». ³ Selon un sondage Levada conduit en février 2017, la chute de la monarchie apparaissait à seulement 13% des sondés comme un événement positif, tandis que 21% estimaient que la Révolution de Février avait conduit à une perte de grandeur nationale et étatique. Plus de la moitié des sondés peinaient en revanche à évaluer l'impact de cet événement (32%) ou estimaient que le négatif ou le positif s'équilibraient (23%).⁴ L'évaluation de l'héritage de la Révolution d'Octobre, plus d'un quart de siècle après la chute de l'Union Soviétique, semble plus problématique encore. Si les figures de Staline et Lénine restent respectivement en tête et en quatrième position des classements des personnalités préférées des Russes,⁵ ils apparaissent, dans la geste nationale célébrée par le régime poutinien, comme des dirigeants ayant œuvré à la grandeur de la Russie, coupés de toute composante idéologique.

L'interprétation officielle : entre réconciliation nationale et glorification du passé

Une interprétation officielle des événements de 1917 s'est toutefois esquissée au cours des dernières années. Elle consiste, d'une part, à gommer le potentiel divisif, mais aussi subversif, de l'évènement, à le neutraliser en appelant à la réconciliation nationale ; et, d'autre part, à arrimer cette fragile construction à la glorieuse histoire nationale. En 2015, lors d'une conférence intitulée "100 ans de la Grande Révolution russe: compréhension au nom de la consolidation", organisée par le musée d'histoire contemporaine de la Russie, le ministre de la culture Vladimir Medinskii avait présenté cinq lignes d'interprétation de cet événement: la reconnaissance de la continuité de développement historique de la Russie impériale à la Russie post-soviétique; la prise de conscience de la division profonde de la société russe qui a été entraînée par la Révolution et la Guerre Civile; le respect de la mémoire des victimes des deux bords; la condamnation de l'idéologie de terreur révolutionnaire; la réalisation qu'il est vain de compter sur le soutien d'alliés étrangers dans un combat intérieur.⁶

Plusieurs motifs importants peuvent être identifiés dans ces cinq thèses. Tout d'abord, la volonté de synthèse entre héritage soviétique et tsariste qui est au cœur de la reconstruction d'une identité russe depuis la chute de l'URSS. Le retour au drapeau tricolore et au blason impérial (l'aigle bicéphale), combiné à l'adoption d'une version "désoviétisée" de l'hymne national soviétique représentent les signes les plus évidents de cette volonté de synthèse entre deux héritages en porte à faux. La célébration de la Révolution, ligne forte de démarcation entre ces deux époques et ces deux héritages que le pouvoir cherche à fusionner, met donc à mal la cohésion nationale et la cohérence du projet identitaire russe. Deuxièmement, ces thèses reflètent clairement la menace que le gouvernement russe perçoit dans le motif révolutionnaire : il ne s'agit pas de dénoncer le bolchévisme en tant qu'idéologie, ce qui reviendrait à discréditer le projet communiste dans son ensemble, mais la révolution en tant que force destructrice, imprévisible, qui échappe au contrôle de ses créateurs et peut se retourner contre eux. La référence claire est à la récente révolution ukrainienne, point de départ de violences qui ont débouché sur la guerre civile au Donbass. Quant à la condamnation des interventions étrangères, si le lien avec la guerre civile russe de 1918-1921 est évident, il ne l'est pas moins avec les accusations d'ingérence que Moscou



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°8 | October 2017

a formulées vis-à-vis des puissances occidentales en Ukraine (l'ingérence de la Russie elle-même dans le conflit demeurant sous silence).

Une réconciliation nationale qui ne fait pas l'unanimité

Lors de cette rencontre, Medinskii avait également annoncé la mise au concours d'un monument célébrant la réconciliation nationale, qui devrait être inauguré à Sébastopol, en Crimée, dans l'un de ces raccourcis mémoriels dont Moscou a le secret. "Un symbole visible et puissant, installé là où la Guerre civile s'est achevée, deviendra la meilleure preuve qu'elle est réellement terminée", affirmait Medinskii.⁷ Le monument, édifié à l'initiative de la société d'histoire militaire russe, devrait consister en une stèle de 25 mètres de long, devant laquelle se feront face deux combattants des armées rouge et blanche. L'inauguration est prévue pour le 4 novembre, "journée de l'unité populaire", à trois jours du centenaire de la Révolution. Toutefois, le projet a rencontré de nombreuses oppositions dans la ville de Sébastopol, et a été renommé hâtivement "monument à l'union de la Russie".⁸ Le groupe nationaliste d'extrême gauche "Sut' vremeni" (« l'essence du temps »)⁹ déclarait ainsi s'opposer à un monument édifié sans consultation avec la population locale et qui participerait du dénigrement de l'histoire soviétique en appelant à la réconciliation avec les "blancs".¹⁰

La dimension de réconciliation voulue par le pouvoir russe était également au centre d'une allocution de Vladimir Poutine, qui considérait en décembre 2016 que

...les leçons de l'histoire nous sont nécessaires avant tout pour la réconciliation, pour renforcer la cohésion sociale, politique, civile que nous avons atteinte aujourd'hui. Il est inacceptable de fomenter la division, la colère, le ressentiment et l'aigreur [vis-à-vis] du passé dans notre vie d'aujourd'hui, de spéculer, dans un intérêt politique ou autre, sur les tragédies qui ont affecté presque chaque famille en Russie, de quel côté de la barricade que se soient alors trouvés nos ancêtres. Souvenons-nous à jamais que nous sommes un peuple uni, un seul peuple, et il n'y a qu'une seule Russie.¹¹

Autrement dit, le régime russe s'efforce de neutraliser le potentiel déstabilisateur de la mémoire de la Révolution en la déclarant achevée et historiquement dépassée. Si le clivage a cessé d'être, si la cohésion nationale est forte, alors le risque de renversement d'un pouvoir qui se veut légitime et représentatif disparaît.

De nouvelles lignes de clivage

Selon Korine Amacher, les Russes d'aujourd'hui, lorsqu'on les interroge sur le camp qu'ils auraient occupé pendant la guerre civile, se déclarent à une courte majorité en faveur des rouges.¹² Mais en réalité, le positionnement est plus virtuel que réel, tant le contexte politique a changé en un siècle et les lignes de clivage ont bougé avec lui. Pour l'historien russe Andrei Kolesnikov, la ligne d'opposition n'est plus tant définie par la relation à la Révolution que par celle envers les répressions politiques de l'ère stalinienne. Bien qu'étant dans une large mesure les héritiers du régime soviétique, les Russes sont à mille lieues du romantisme révolutionnaire et perçoivent les conséquences de 1917 d'un œil de plus en plus négatif.¹³

Par ailleurs, le clivage qui s'est formé autour de la figure de Staline a survécu à la chute de l'Union soviétique et reste aujourd'hui encore prégnant. Poutine, à l'instar de Brezhnev, cherche à concilier les deux bords, instrumentalisant le prestige de Staline, tout en se gardant d'opérer une réhabilitation officielle, qui serait facteur de division. Ces dernières années, le nombre de monuments en hommage au dirigeant soviétique, le plus souvent non-sanctionnés par les pouvoirs locaux, ne cesse de croître en province, et en particulier au nord du Caucase.¹⁴ Le pouvoir central reste passif, laissant le soin aux autorités locales d'interdire ces bustes ou de les laisser en place, selon les réactions de la population. Toutefois, l'installation d'un buste de Staline au cœur de Moscou, le 22 septembre 2017, marquait une nouvelle étape dans la



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°8 | October 2017

réhabilitation du Généralissime. Le buste a été inauguré avec celui de Lénine et des autres dirigeants soviétiques dans le cadre d'une "allée des dirigeants" comptant trente-trois figures, des tsars russes à Gorbatchev, en passant par Ivan le Terrible et Alexandre Kerenskii, réalisée par le sulfureux sculpteur Zurab Tsereteli.¹⁵ Lors de l'inauguration, Medinskii s'est déclaré en faveur de l'initiative, soulignant l'importance d'accepter l'histoire nationale dans son intégralité, sans censure.¹⁶ Pourtant, en décembre 2016, il affirmait encore : "Je ne parlerais pas de Staline de manière catégorique, mais en tout cas je ne soutiendrais jamais l'installation d'un monument à Staline. Je considère que cela diviserait fortement la nation. C'est toujours une mauvaise chose, et maintenant, depuis 2014, depuis la Crimée, tout particulièrement."¹⁷ Pour la même raison, il affirmait s'abstenir de toute prise de position concernant le sort du mausolée de Lénine. Ce n'est sans doute pas un hasard si, peu de temps avant l'inauguration du buste de Staline, l'autorisation était donnée d'édifier un monument à Alexandre Soljénitsyne à Moscou. Il s'agissait très certainement d'un rééquilibrage idéologique dont le pouvoir russe est coutumier.

Mais qu'en est-il du clivage entre rouges et blancs aujourd'hui ? S'il persiste encore dans la diaspora russe de France, dont une partie considère Poutine comme l'héritier direct du régime soviétique,¹⁸ en Russie, les lignes se sont brouillées. Les héritiers des blancs sont non seulement les monarchistes, une petite minorité représentant environ 10% de la population,¹⁹ mais plus largement les chrétiens orthodoxes conservateurs, qui vénèrent la famille impériale comme martyrs et considèrent la Révolution comme une rupture tragique de l'histoire russe. A Ekaterinbourg, lieu d'exécution de la famille impériale, ont eu lieu en juillet des commémorations religieuses en présence, entre autre, de la veuve du neveu de Nicolas II.²⁰ Depuis la chute de l'Union soviétique, la Russie connaît un renouveau religieux, encouragé par les liens étroits entre l'Eglise et l'Etat. En parallèle s'opère une montée des mouvements nationalistes. Toutefois, les codes politiques et identitaires de ces groupes sont des plus variables, et ils ont tendance à opérer un étonnant syncrétisme, mêlant glorification du dernier tsar et de Staline. Quant à la majorité de la population russe, elle ne saurait aisément être catégorisée ni comme « blanche », malgré son identification à l'orthodoxie et aux valeurs traditionnelles, ni comme « rouge », bien que son attachement envers l'héritage soviétique reste fort. C'est avant tout l'histoire soviétique, dont le culte est perpétué en Russie, en particulier ces dix dernières années, qui représente un puissant facteur d'identification, et par là-même de cohésion nationale. C'est un culte désormais dé-idéologisé, où la place d'honneur n'est plus occupée par l'histoire de la Révolution, mais par la Grande Guerre Patriotique de 1941-1945.

La « Grande Révolution russe » au service de l'histoire nationale

C'est en effet la glorification du passé russe qui constitue le second volet de la politique étatique en relation avec la commémoration de la Révolution de 1917. L'usage devenu officiel du terme de la "Grande Révolution russe" remplit plusieurs fonctions. Il s'agit avant tout d'insister sur le caractère exceptionnel de l'événement dans son ensemble, et d'inscrire la Révolution de 1917 parmi les événements glorieux de l'histoire mondiale, à l'image de la Révolution Française. Même si l'histoire de la Révolution se prête peu en elle-même à la glorification, l'idée que le tournant de 1917 ouvre la voie à l'ascension soviétique sur la scène mondiale justifie l'usage de ce terme grandiloquent. Pour le régime, l'enjeu est avant tout de redonner aux Russes fierté en leur histoire, dans un but de consolidation du régime et de cohésion nationale. Cette obsession des Russes pour leur passé se décline sous forme de films, de monuments, ou de commémorations, ayant en commun de célébrer le caractère héroïque du passé russe.

La pièce maîtresse de cette architecture commémorative est bien sûr la Grande guerre patriotique, dont le culte remonte à l'époque de Brejnev. Historiquement, le culte de la guerre s'est construit en concurrence avec celui de la Révolution. Initialement, comme le souligne Jean-François Fayet, le culte de la victoire posait aux dirigeants du parti le problème de la concurrence entre deux légitimités : celle du parti et celle de l'armée, et c'est Staline qui le premier a compris la nécessité de capter le prestige de la victoire, en revêtant l'uniforme de Generalissimus.²¹ Après un hiatus de vingt ans, pendant



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°8 | October 2017

lesquels les célébrations du 9 mai sont supprimées, le monopole mémoriel de 1917 est réaffirmé en 1965, lorsque Brejnev, cherchant à lutter contre la désaffection idéologique gagnant les nouvelles générations, encourage un transfert de légitimité mémorielle de la célébration de la Révolution d'Octobre vers celle de la victoire de 1945. Le potentiel mobilisateur de la mémoire de la guerre a été bien compris par Poutine, qui a remis ce culte au goût du jour. En mai 2008, l'armée était conviée à une parade militaire de type soviétique pour la première fois depuis le 7 novembre 1990, et en dix ans, le faste des célébrations a été croissant.²² Ces dernières années, la mémoire de la guerre est même venue concurrencer celle de la Révolution sur son propre terrain: en organisant de nouveau une parade militaire sur la Place Rouge à cette date, le pouvoir commémore non pas octobre 1917, mais la parade du 7 novembre 1941, alors que l'armée allemande menaçait la capitale même.²³

Le culte du passé ne se limite toutefois pas à la guerre et colonise progressivement toutes les époques historiques, comme le montre le succès de l'exposition « Russie – mon histoire ». Le résultat est édifiant : en mars 2016, trois Russes sur quatre éprouaient de la fierté pour l'histoire soviétique et seulement 3% en éprouaient de la honte ; les proportions étaient presque identiques en ce qui concernait les conquêtes territoriales de l'époque tsariste ou l'annexion de la Crimée en 2014. Par ailleurs, seules 45% des personnes interrogées condamnaient fermement les répressions politiques stalinienne – une baisse de 27 points en dix ans. De manière générale, les Russes plaçaient leur histoire au premier rang des objets de fierté nationale.²⁴

D'autre part, le terme de « Grande Révolution russe » permet de gommer la distinction traditionnelle entre la Révolution de Février et celle d'Octobre et d'éviter des questionnements complexes sur la signification et les conséquences de chacune des vagues révolutionnaires. L'événement-clé n'est plus la prise du pouvoir par les Bolchéviques, mais le renversement du tsarisme par les masses populaires. L'usage du qualificatif « russe » permet lui aussi d'atténuer la dimension idéologique de l'événement : dé-idéologisée et nationalisée, la révolution est l'œuvre du peuple russe, et son héritage peut être à part entière intégré à son histoire, qui se veut glorieuse par définition.

Toutefois, dans les détails, la Révolution se prête peu à l'instrumentalisation par le pouvoir actuel, si ce n'est comme épouvantail appelé à prévenir un nouveau renversement de régime. En effet, 1917 symbolise avant tout l'atteinte à la puissance politique et à l'État, qui constitue la valeur suprême du système poutinien. Pour Medinskii, la tragédie de février 1917 résidait dans « la destruction de l'État en tant qu'institution » et l'absence de volonté des révolutionnaires d'assurer la continuité du pouvoir, de placer la souveraineté de l'État au-dessus de leurs intérêts particuliers. Incapables de « contrôler la vague de chaos qu'ils avaient enclenchée », ils ont laissé l'armée se déliter, menaçant l'intégrité territoriale du pays. Seul le dialogue politique et social aurait pu permettre de résoudre la crise que traversait le pays en évitant le bain de sang qui avait résulté de la Révolution, selon Medinskii.²⁵ Enfin, si l'histoire de la Révolution se prête peu à une lecture simple, compréhensible du grand public, c'est qu'à l'inverse de celle de la Seconde Guerre mondiale, elle manque de héros et d'ennemis objectifs : en effet, identifier des héros dans un conflit intérieur implique de choisir son camp, ce que le pouvoir russe cherche justement à éviter de faire.

Conclusion

Donner des lignes d'orientation, sans chercher à prendre position de manière radicale, laisser le soin aux initiatives locales de représenter une diversité de points de vue, éventuellement rééquilibrer le débat dans un sens ou dans un autre si nécessaire : la politique mémorielle du régime russe vis-à-vis de la Révolution n'est finalement pas très différente de celle qui prévaut vis-à-vis d'autres chapitres controversés de l'histoire russe, telle que l'époque stalinienne. La plupart des observateurs y ont décelé une gêne liée au thème même de la Révolution, mais on peut aussi y voir une volonté de ne pas diviser, et de concilier les partisans de camps opposés dans une synthèse mémorielle où les héritiers des blancs et des



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°8 | October 2017

rouges puissent se retrouver, unis dans la célébration de la grandeur de l'histoire russe. Si la Révolution pose problème, c'est dans la mesure où elle s'impose comme une ligne de rupture dans une histoire que le pouvoir voudrait voir comme unie par une ligne de légitimité ininterrompue, de la Rus' kiévienne au règne de Poutine. Mais cent ans après le tournant de 1917, les lignes de fracture de la société ont évolué, rendant la traduction des événements révolutionnaires d'alors peu lisible dans le langage idéologique actuel. Dans ces circonstances, la mémoire de la Révolution s'est avérée politiquement encombrante, car difficilement instrumentalisable.

Barbara Martin

* PhD, International History, The Graduate Institute, and SNSF Post-Doctoral Fellow



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°8 | October 2017

¹ Voir à ce sujet Barbara Martin, « Au croisement des mémoires : la Russie face à un passé qui divise », Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective, Fondation Pierre du Bois n°1, Janvier 2017, <http://www.fondation-pierredubois.ch/au->

² "la rabotai v osobniakie Matil'dy Kshesinskoi", The village.ru, 26.09.2017, <http://www.the-village.ru/village/business/wherework/284508-polithistory>.

³ « Octobre 1917, c'est la naissance du totalitarisme » (interview de Georges Nivat), Campus, n°130, septembre 2017, p 24.

⁴ "Russkie zatrudnili' odnoznachno otsenit' revoliutsiiu 1917 goda", gazeta.ru, 14.02.2017. https://www.gazeta.ru/social/news/2017/02/14/n_9689213.shtml.

⁵ "Samye vydaishchiesia liudi vsekh vremeni narodov: Stalin, Putin, Pushkin. Opros", Regnum.ru, 26.06.2017- <https://regnum.ru/news/2292761.html>.

⁶ "Vladimir Medinskii. Tezisy natsional'nogo primireniia Rossii. Video", Pravmir.ru, 22.05.2015. https://www.gazeta.ru/social/news/2017/02/14/n_9689213.shtml.

⁷ Idem.

⁸ "Vlasti Sevastopolia vedut 'torgi' s veteranami za pamiatnik primireniia", rvs.su, 13.07.2017. <http://rvs.su/statia/vlasti-sevastopolya-vedut-torgi-s-veteranami-za-pamyatnik-primireniya>.

⁹ Ce mouvement est apparu suite à une émission télévisée populaire, « Sud vremeni » (« le jugement du temps »), qui proposait en 2010 de discuter d'événements historiques sous le format d'un procès judiciaire, deux intervenants, Leonid Mletchin et Sergeï Kurginian, étant respectivement chargés de défendre le point de vue « libéral-démocratique » et le point de vue « soviétique », le public votant pour l'interprétation la plus convaincante. Alors qu'en studio, le point de vue libéral triomphait souvent, le vote des téléspectateurs allait très majoritairement à Kurginian. Celui-ci a donc fondé sa propre émission historique sur internet, « sut' vremeni », ainsi qu'un club virtuel. (Source : [https://ru.wikipedia.org/wiki/суть_времени_\(движение\)](https://ru.wikipedia.org/wiki/суть_времени_(движение)))

¹⁰ "Pamiatnik primireniia narod ne primirit. Otkrytoe pis'mo", Regnum.ru, 14.06.2017. <https://regnum.ru/news/2287988.html>.

¹¹ Idem.

¹² Korine Amacher, "Fêter une révolution sans donner des idées", Le Monde Diplomatique, mars 2017, p. 18, <https://www.monde-diplomatique.fr/2017/03/AMACHER/57276>.

¹³ Andrei Kolesnikov, "Istoricheskaia politika v Rossii: pochemu ona razobshchaet, a ne ob"ediniaet", Moskovskii Tsentre Karnegi (Moscow Carnegie Center), pp 7-10.

¹⁴ Selon l'historien Pavel Gnilorybov, il y aurait près d'une centaine de monuments à Staline en Russie actuellement, la plupart édifiés dans les années 2000-2010, souvent à l'initiative de cellules locales du parti communiste ou d'associations d'extrême gauche, parfois de particuliers. (Conférence "Evolutsiia kul'ta: Skul'ptura", Centre Sakharov, Moscou, 13.09.2017)

¹⁵ Tsereteli est notamment l'auteur d'une monumentale (et très controversée sur le plan esthétique) représentation de Pierre le Grand, installée à Moscou en 1997. En 2015, il avait également produit une première statue de Staline dans le cadre d'une composition rassemblant les illustres participants de la conférence de Yalta, dont le monument commémorait le 70^e anniversaire, à Yalta, en Crimée.

¹⁶ "Medinskii ob"iasnil ustanovku biustov Stalina i El'tsina v tsentre Moskvy", RBC.ru, 25.09.2017, <http://www.rbc.ru/society/25/09/2017/59c8ab5b9a7947e5e20570ba>.

¹⁷ "Vladimir Medinskii : 'Mogu rasskazat' i vsiu pravdu, i vsiu nepravdu'", Novaia Gazeta, n°141, 16.12.2016, <https://www.novayagazeta.ru/articles/2016/12/15/70908-vladimir-medinskiy-mogu-rasskazat-i-vsyu-pravdu-i-vsyu-nepravdu>.

¹⁸ "Cent ans après la révolution de 1917, l'impossible réconciliation des Russes blancs", Le Monde, 12.10.2017.

¹⁹ "Glavnye monarkhisty Rossii", Ogonek, 20.03.2017, <https://www.kommersant.ru/doc/3246565>.

²⁰ "Revolutsiia 100. Obzor iubileinykh tendentsii", Gefter.ru, 13.09.2017, <http://gefter.ru/archive/22684>.



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°8 | October 2017

²¹ Fayet Jean-François, « Le 9 mai contre le 7 novembre : concurrence commémorative et nouvelle légitimité internationale de l'URSS », Relations internationales, 2011/3 n° 147, pp. 9-12.

²² "Putin to revive muscle-flexing parade", The Guardian, 22.01.2008.

<https://www.theguardian.com/world/2008/jan/22/russia.international>.

²³ Korine Amacher, "Fêter une révolution sans donner des idées", op cit.

²⁴ Idem, pp 2-3.

²⁵ "Fevral' i oligarkhi", Rossiskaia gazeta, 18.02.2017, <https://rg.ru/2017/02/18/medinskij- napomnil-o-glavnyh-prichinah-i-urokah-fevralskoj-revoliucii.html>.